

Gilles Campagnolo, *Critique de l'économie politique classique*, Paris, PUF, 2004, 28 euros.

Christel VIVEL

Face à l'oubli relatif dans lequel est tombée aujourd'hui la pensée des économistes germanophones du XIX^e siècle qui ont critiqué l'économie classique, ce livre fait le pari de « réparer l'oubli » en resituant leurs idées dans leur contexte historique. Comme le rappelle l'auteur, le point commun des économistes étudiés dans l'ouvrage ne réside pas dans l'unité de leurs positions, mais seulement dans leur opposition au classicisme. L'intérêt de cet ouvrage, au-delà du simple exposé concernant une période déterminée de l'histoire de la pensée économique, est de mettre l'accent sur le fait que la critique de l'économie classique s'appuie sur des circonstances économiques et politiques particulières : la révolution industrielle et la constitution de la nation allemande.

Cet ouvrage se fonde ainsi sur trois points de vue aussi différents que ceux de Marx, de l'école historique allemande et de Carl Menger qui fut à l'origine de l'établissement de la tradition autrichienne en économie. Une histoire des influences croisées de l'école historique allemande et de la tradition autrichienne est dessinée ici. Cette histoire est marquée à la fois par l'urgence des développements de l'industrie et par les manques laissés par la tradition caméraliste, courant allemand du mercantilisme, mais aussi et surtout par la peur qu'inspirent les conséquences sociales de l'industrialisation à ses penseurs. Dans ce climat se développe la *Nationalökonomie*. Si les développements réservés à l'histoire de l'école historique allemande sont sans surprise, la référence à des auteurs moins connus pour l'économiste contemporain comme Johann Gottlieb Fichte ou Lorenz von Stein est des plus intéressantes. Fichte est ainsi présenté comme l'auteur de *l'État commercial fermé* (1800) où sont définies « les conditions d'un espace d'échange libre et équitable entre les membres d'un espace géographique "naturel" donné » – celui de l'Allemagne. Stein, qui fut par ailleurs le collègue de Menger à l'université de Vienne,

a été le penseur de la *sozial Königtum*, « monarchie sociale », régime politique visant à moderniser l'administration et industrialiser l'économie tout en évitant les risques de révolution inhérents à ce type de transition.

Plus que l'exposition de la critique faite par Marx à l'économie classique à laquelle fait écho le titre de cet ouvrage lui-même, c'est à la critique hégélienne à laquelle l'auteur fait référence tout au long du livre que l'on doit l'originalité de cette présentation.

Concernant la pensée autrichienne, il est regrettable qu'il faille attendre l'épilogue pour que soit fait référence au contexte politique particulier de la bureaucratie habsbourgeoise. L'auteur mentionne ainsi à juste titre « les affinités électives [de la tradition autrichienne] avec la bureaucratie impériale autrichienne, et ses positions en faveur d'un rôle, certes, limité (par rapport à celui prôné par les "socialistes de la chaire" allemands), mais actif de la part de l'État » (p. 279). Il est aussi heureux de trouver ainsi une référence à Menger différente de celle du théoricien du libéralisme et du non-interventionnisme qu'en ont faite, à tort selon nous, ses successeurs au sein de la tradition autrichienne.

Néanmoins, il est davantage question ici de la querelle des méthodes (*Methodenstreit*) qui opposa Menger à l'école historique allemande, en particulier à Schmoller, que du processus de « construction » de la tradition « autrichienne ». Les nombreuses références faites aux travaux effectués par l'auteur sur les archives de la bibliothèque personnelle de Menger conservée au Japon sont toutefois du premier intérêt puisqu'elles permettent si ce n'est de clore, du moins d'éclairer le débat concernant la dette de Menger vis-à-vis de la conception de la valeur chez Karl Heinrich Rau. Les archives prouveraient ainsi que la théorie de la valeur subjective de Menger s'est construite à partir de l'identification des erreurs commises selon Menger par Rau.

Enfin, l'allusion à l'approche weberienne et à la pensée de Walter Eucken aurait sans doute méritée d'être prolongée. Il aurait ainsi été intéressant de mettre l'accent sur les liens qui ont pu unir un autre membre de la tradition autrichienne, Friedrich von Wieser, à l'école historique allemande. Un autre grand absent de ce tableau est sans doute Werner Sombart.

Au total, l'ouvrage nous semble intéressant dans la mesure où il revient sur l'une des périodes charnières de l'histoire de la pensée économique : le passage de l'économie politique classique à l'économie marginaliste tel qu'il s'est produit dans la pensée économique germanophone. Ce travail d'érudition s'appuie sur les archives de la bibliothèque de Menger et permet au lecteur français, non germanophone, d'accéder aux sources de la pensée marginaliste de Menger. Le travail de contextualisation auquel s'est livré l'auteur permet ainsi de peindre un tableau représentatif de la « pluralité de[s] discours économiques [qui] avait été permise par la conscience prise, dès le début du XIX^e siècle, par les penseurs du retard socio-économique et politique des territoires germaniques – du fait de l'enclavement économique et de l'émiettement politique auquel le Saint Empire avait cessé d'apporter tout semblant de cohésion avec l'épisode napoléonien » (p. 301). Nous ne pouvons donc que recommander la lecture de cet excellent ouvrage sur la pensée économique germanophone du XIX^e siècle.